19me Année.— N° 5815 — 1re EDITION (paraissant le soir) — Jeudi 26 Novembre 1874

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 22 fr.; Un an, 44 f.
LE NORD DE LA FRANCE : Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 54 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire.
ANNONCES : 20 centimes la ligne
RÉCLAMES : 25 centimes »
— On traite à forfait —

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT : A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES : *A ROUBAIX*, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; *A Lille*, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée ; *A Paris*, chez MM. Havas-Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; *A Bruxelles*, à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains : *Roubaix à Lille*, 5 13, 7 15, 8 16, 9 42, 11 46. m., 12 23 1 58, 3 39, 5 16, 6 49, 7 32, 8 38, 9 38, 11 03 s. *Roubaix à Tourcoing-Mouscron*, 5 06, 7 13, 8 45, 10 16, 11 23, m., 1 20, 2 45, 5 10, 5 38, 7 12, 8 22, 10 26, 11 26 *Lille à Roubaix*, 5 15, 6 55, 8 29, 9 55, 11 05, 12 57, 2 22, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13 11 15 *Tourcoing à Roubaix et Lille*, 6 05, [illegible] 31, 11 15, 1 50, 3 31, 5 05, 6 0[illegible] 20, 8 18 9 28, 11 00 *Mouscron à Lille*, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, [illegible] 9 05
DIMANCHES ET FÊTES : *Tourcoing à Mouscron*, 7 21, 7 34 soir; *Mouscron à Tourcoing*, 8 00 soir

BOURSE DE PARIS

DU 24 NOVEMBRE	
3 0/0	61 65
4 1/2	88 35
Emprunts (5 0/0)	98 07 1/2
DU 25 NOVEMBRE	
3 0/0	61 67 1/2
4 1/2	88 50
Emprunts (5 0/0)	98 10

ROUBAIX, 25 NOVEMBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

« Les nouvelles qui nous arrivent, dépassent ce que nous avions espéré. Ce n'est pas la majorité, c'est la presque unanimité des élus qui est républicaine. La France a voté tout entière. C'est le Pays tout entier qui est pour la République. »

Ainsi parle le *Rappel*. Les autres organes du parti ne sont pas moins enthousiastes.

Cependant, au moment où le journal des petits tambours et ses coréligionnaires en radicalisme poussaient ces cris d'allégresse, on ne connaissait les résultats électoraux que d'une quarantaine de villes. Quarante communes, voilà donc toute la France ! Il y a donc, d'après les calculs des feuilles républicaines, plus de 34,800 communes, dont les votes ne compteront pas ! C'est assurément peu démocratique, mais cela rentre dans les traditions. Autrefois, quand les faubourgs de Paris faisaient une révolution, on disait aussi : « C'est le Pays tout entier qui a parlé. »

Aujourd'hui, nos républicains, moins exclusifs, veulent bien étendre à quarante villes le monopole de représenter la France tout entière. Il serait injuste de ne pas savoir gré au parti républicain de cette concession.

Les dernières nouvelles que nous recevons constatent, au contraire, que les conservateurs ont eu la majorité dans les villes de second ordre. Plus l'on s'éloignera des centres, plus l'opinion républicaine perdra du terrain. Dans les communes rurales, les conservateurs l'emporteront presque partout.

En définitive, sur 428 458 conseillers nommés dans 34 913 communes, les républicains ne pourront certainement pas revendiquer plus d'un quart des élus pour leur parti.

Est-ce à dire, cependant, que, tombant dans une exagération opposée à celle de nos adversaires, il ne faille pas tenir compte des succès qu'ils ont emportés dans un grand nombre de villes importantes? Nullement. Il y a même là un danger d'autant plus grave, que, dans ces villes, c'est le radicalisme qui l'a emporté presque partout. Quand par hasard, il ne s'est pas senti assez fort pour lutter seul contre les conservateurs, il a daigné accepter sur sa liste l'élément républicain modéré. Nulle part, les hommes du centre gauche n'ont osé soutenir seuls la lutte contre les radicaux.

De quel droit et avec quelle autorité peuvent-ils donc nous assurer que la République, dès qu'elle sera proclamée, aura, grâce à leur énergie et aux forces dont ils disposent, un caractère éminemment conservateur?

Que s'est-il passé, par exemple, à Marseille? Dans cette ville, c'est le républicanisme le plus extravagant qui a triomphé. Jusqu'ici le citoyen Labadié, récemment nommé conseiller général, passait pour être la forte tête du parti radical marseillais.

Ses luttes violentes contre tous les préfets et même contre ceux de M. Thiers, lui avaient donné, dans les pays rouges, un crédit incontestable et avaient fait de lui le type de radical accompli. Trouver mieux eût paru impossible, si, dans ce genre, l'impossible pouvait exister. Mais le radicalisme étant, paraît-il, un progrès, est par conséquent, indéfini; il ne s'arrête pas, il n'a pas de limites, et un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure.

Le citoyen Labadié a été distancé. Comptant sur la pureté de son civisme, il avait formé un comité et dressé une liste de candidats rouges, garantis bon teint. Néanmoins, leur couleur a paru suspecte.

Un autre comité, composé des plus obscurs meneurs de la démagogie internationaliste, s'est dressé contre le comité Labadié. Il a triomphé haut la main avec une majorité de 18,000 voix contre 7,000 données aux candidats radicaux. A Marseille, le radicalisme lui-même est donc débordé; c'est le socialisme — le dernier mot de la République — qui triomphe.

LETTRES DE PARIS

Paris, 24 novembre.

On se remet un peu aujourd'hui de l'émoi causé hier par les premières nouvelles des élections municipales; on espère que les résultats donnés par les votes des campagnes corrigeront sensiblement ce que pouvait avoir d'inquiétant le vote des villes. Il est même possible que le *Rappel* ait cédé à un mouvement d'enthousiasme irréfléchi en criant : en république, le suffrage universel le veut ! Il n'y a guère de rapprochement à faire entre le calme profond avec lequel se sont opérées partout les élections et l'entraînement religieux qui, au moyen âge, soulevait partout les populations criant : en Palestine, Dieu le veut. Nous savons que, pour le *Rappel*, Dieu est remplacé par le suffrage universel, quand il assure le triomphe de ses candidats; mais attendons la fin.

Il paraît qu'on peut déjà apprécier les conséquences du scrutin, car, grâce à ce système, même dans quelques villes importantes où l'on s'attendait à voir passer dès le premier jour tous les candidats radicaux, il y aura ballottage; et en outre les candidats conservateurs ont été élus là où, avec le vote à liste unique, ils auraient inévitablement échoué.

Vous devez bien penser que ces résultats influeront sur les intentions du gouvernement concernant le vote par arrondissement pour l'élection des députés. Ce mode de vote sera le point capital de la loi électorale que le gouvernement pressera l'Assemblée de mettre en délibération.

Les journaux conservateurs, et c'est bien leur droit, ne manquent pas de constater que, à Troyes, où se publie le Journal officiel de M. Casimir Périer, c'est la liste radicale qui l'a emporté. Aussi le maire et les adjoints ont donné leurs démissions.

Quoique le gouvernement soit bien résolu à ne pas changer les maires et adjoints nommés par lui, quand même ils n'auraient pas été élus membres des conseils, il n'en est pas moins certain que bon nombre de maires et adjoints, ainsi éliminés, se feront un point d'honneur de donner leurs démissions.

Il est intéressant de constater comment le *Journal des Débats* accueille les premières nouvelles si favorables au parti radical : « Nous constatons, dit-il, ce résultat sans orgueil et sans effroi. » Il ne manquerait plus que l'ancien journal doctrinaire montrât de l'orgueil; quant à l'effroi l'occasion viendra plus tard.

Les candidats parisiens se montrent en général assez sobres d'affiches. Quand on se rappelle l'effrayante consommation de papiers de toutes couleurs qui se fit lors de l'élection Barodet, on peut apprécier combien le parti radical se croit sûr de la victoire : il fait des économies.

Messieurs nos députés arrivent en grand nombre : il y a convocation de la gauche pour demain. M. Thiers est arrivé et aura pu déjà faire transmettre son avis à ses alliés.

La réunion Colbert, composée de membres du centre droit et de la droite modérée, est convoquée pour vendredi.

Il y aura également, chez M. Eschassériaux, réunion des membres de l'appel au peuple. M. Rouher revient ce soir d'Angleterre, où il est allé faire visite à l'impératrice.

Si le gouvernement, comme nous sommes porté à le croire, ne doit pas insister très énergiquement pour que l'Assemblée organise immédiatement ses pouvoirs, ou, en tout cas, doit s'abstenir de l'obliger de choisir entre la dissolution et le vote des lois constitutionnelles, en revanche il est une loi dont il demandera le vote dans le plus bref délai possible, c'est la loi sur les cadres de l'armée. Nous pouvons affirmer sur ce point les résolutions du maréchal et du ministre de la guerre sont formelles; et nul doute que l'Assemblée comprenne que l'organisation de nos forces militaires est le premier de ses devoirs.

Peu d'empressement aux mairies de Paris pour retirer les cartes électorales. Il y a cependant 386,583 électeurs inscrits. On s'attend à un nombre considérable d'abstentions.

Jeudi prochain, nouveau dîner militaire à l'Elysée. Ce sera la dernière réception du maréchal avant son départ pour Versailles.

La saison d'hiver pour nos théâtres ne n'annonce pas d'une façon très brillante, les reprises dominent sur nos principales scènes. Le théâtre-français, après la reprise du *Demi Monde*, va reprendre *Adrienne Lecouvreur*. La maison de Molière s'appellera bientôt la maison de M. Scribe. Pendant ce temps-là les jeunes attendent : ce n'est pourtant pas faute que les cartons de l'administration soient encombrés de pièces inédites qui pourraient avoir quelque succès.

Décidément le vaudeville ne jouera pas l'opéra comique, et il n'aura pas tort. Après l'insuccès de l'opéra populaire au Châtelet, on a compris que mieux valait encore en revenir aux pièces de genre : et M. Karvinet, le seul directeur qui ait gagné de l'argent au vaudeville, vient d'en reprendre la direction.

J'avais raison de vous dire hier que, avec la Bourse, il faut toujours raisonner par l'absurde. Aujourd'hui on a la certitude que les élections sont en somme moins mauvaises qu'on pouvait le redouter, et nos rentes baissent, entraînant toutes les autres valeurs.

Paris, 24 novembre 1874.

Les radicaux sont dans la jubilation. « Toutes les dépêches des départements, dit » la *République française*, respirent la joie » de la victoire; nous venons d'assister à un » grand triomphe de la démocratie répu- » blicaine sur tous les points de la France. »

Ce journal ajoute :

« Il appartient à Paris de couronner la journée du 22 novembre par celle du 29 novembre : C'est un devoir auquel il ne manquera pas. Nous aussi, nous fesons de bonnes élections républicaines, et nos amis des départements se sentiront fiers de notre victoire, comme nous l'avons été de celle qu'ils nous ont annoncée hier. »

Les radicaux peuvent, en effet, compter aussi sur leur victoire à Paris. Mais après ? C'est le cas de dire : *la joie fait peur*. L'exclusion prononcée contre les républicains soi-disant conservateurs nous démontre le véritable caractère des élections qui viennent d'avoir lieu. C'est le triomphe de 93, de juin 1848 et de la Commune de 1871. Est-il possible que la France honnête et chrétienne accepte le retour de ces sanglantes humiliations.

Voilà le gouvernement et la représentation nationale mis en demeure de prendre des résolutions énergiques pour arracher la France à de nouvelles et horribles catastrophes que nos ennemis de l'autre côté du Rhin guettent pour recommencer l'invasion.

Tous nos évêques, en ordonnant les prières demandées par l'Assemblée pour appeler la bénédiction divine sur ses travaux, ont fait entendre de suprêmes avertissements sur les dangers qui nous menacent et sur la nécessité de l'union pour les conjurer. Il faut citer ces éloquentes paroles de Mgr de La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges :

« Loin de nous la pensée de suspecter la droiture des intentions; mais il est un fait incontestable, c'est que la division des partis fait planer sur les questions les plus vitales pour la société une effroyable incertitude. Chaque jour l'horizon s'assombrit, et la menace de nos livres saints : « *Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné* » semble malheureuse France. Malgré la sagesse et le dévouement du pilote, chacun se demande avec anxiété, si, avant d'arriver au port, le vaisseau ne sera pas submergé au milieu des orages qui grondent de toutes parts ?

» Dans la situation critique faite à la France par cent années de révolutions successives, le salut n'est possible qu'à une condition, c'est que les divisions et les malentendus disparaîtront pour faire place à l'union des esprits : seul principe de force et de stabilité pour les nations comme pour les familles. »

Ecoutons encore Mgr Duquesnay, évêque de Limoges :

« Qu'est-ce qu'un deuil de famille ? Qu'est-ce qu'une maladie ? Qu'est-ce qu'une ruine de famille ? Qu'est ce même qu'un déshonneur personnel comparativement à ce deuil de l'Eglise et de la France, à cette maladie sociale qui nous envahit de toutes parts, à cette ruine de notre fortune et de notre gloire nationales ? »

Dimanche prochain Mgr l'archevêque de Paris dira la messe dans la chapelle des R. P. Passionnistes anglais, pour l'ouverture de la neuvaine destinée à solliciter la bénédiction de Dieu sur les travaux de l'Assemblée.

On annonce que Mgr Manning, archevêque de Westminster, et Mgr Deschamps, archevêque de Malines, doivent être prochainement nommés cardinaux.

A Paris, les conseils de ministres se succèdent. Les élections municipales semblent avoir mis le gouvernement dans un complet désarroi. Il y a des conseillers, même parmi les députés de la majorité, qui parlent d'en arriver à décréter la dictature du maréchal de Mac-Mahon. Mais c'est plus facile à dire qu'à faire.

Samedi et dimanche, les bureaux de divers groupes de l'Assemblée doivent se réunir pour délibérer sur la gravité des circonstances et aviser aux mesures dont l'adoption sera proposée aux fractions parlementaires.

Parmi les députés de la majorité qui n'ont pas été élus conseillers municipaux dans leurs communes, on cite déjà MM. Grivart, ministre du commerce ; Bidard, député d'Ille-et-Vilaine (Rennes); Boisse, de Valady, députés de l'Aveyron (Rodez); Vinay, Calmard de la Fayette, de Vinols, députés de la Haute-Loire (Le Puy); Bienvenu, député du Finistère (Morlaix); de la Sicotière, député de l'Orne (Alençon); Lebourgeois, député de la Seine-Inférieure (Dieppe); et l'on peut prévoir que cette liste n'est pas close.

DE SAINT-CHÉRON.

Un bref du Pape

Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, avait cru devoir en son nom aussi bien qu'au nom de son clergé et de ses fidèles, témoigner au Saint-Père sa filiale et respectueuse sympathie, à l'occasion du rappel de l'*Orénoque*. Sa Sainteté Pie IX lui a répondu en ces termes :

« ..... Vous ne devez pas ignorer, vénérable frère, que plus les secours humains nous sont enlevés, plus notre espérance s'élève vers Dieu, en la puissance duquel toutes les créatures sont placées, et qui, ayant promis d'être avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, ne saurait souffrir que sa protection nous fasse pourtant défaut dans les grandes épreuves que nous traversons..... Nous [illegible] avec un sentiment d'affection particulière [illegible] votre hommage [illegible] avez exprimé en termes si aimables, en nom de votre clergé et de vos fidèles, et nous vous exprimons notre très vive reconnaissance pour l'attention que vous avez mise à nous procurer cette consolation. Nous prions le Dieu tout puissant de répandre avec effusion, sur vous et sur votre troupeau, les richesses de sa bonté, et nous souhaitons que la bénédiction apostolique que nous vous donnons à vous, vénérable frère, à tout votre clergé et à vos fidèles, vous soit un gage de notre tendre affection..... Je veux que vous sachiez, vénérable frère, qu'aucun désir n'a été exprimé par nous à l'effet d'obtenir le rappel de l'*Orénoque*. Ceci soit dit, contre les fausses assertions répandues avec malice par l'organe de plusieurs journaux.

» *Pie P. P. IX*: 31 octobre. »

On sait que l'impératrice de Russie est d'une santé très délicate et souffre d'une maladie de poitrine qui exige les plus grands ménagements. Lorsqu'elle passe l'hiver en Russie, elle ne sort jamais et se tient renfermée dans ses appartements, convertis en serre-chaude. Or, à Londres elle a voulu voir la ville et a pris froid. Elle a dû se mettre au lit et, un moment, son entourage a eu peur. Son médecin ordinaire, le docteur Botkine, n'était pas en Angleterre. On

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 26 NOVEMBRE 1874.

— 5 —

ANGELINE

PAR

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(SUITE).

Je vous assure, reprit Eliane, du ton le plus calme, que, par ce temps de banalité où nous vivons, ce M. Revel est un sujet rare qu'il serait amusant d'étudier. Mon cousin, j'ai quelques personnes jeudi soir; vous me l'amènerez.

— Moi! vous l'amener! s'écria le commandant en bondissant de son siége; en vérité, où avez-vous pris cette idée bizarre ? et pourquoi me choisissez-vous pour satisfaire cet étrange caprice ?

— Voilà un bien gros mot pour une bien petite chose, dit Eliane toujours impassible, un homme bien élevé, un de mes danseurs, après un hiver entier, est admis chez moi, et vous dites...

— Admis... admis... permettez, ma cousine : c'est vous qui lui faites l'honneur de l'appeler, ce qui me surprend au delà de toute expression.

— Je vous en prie, faites-moi grâce de vos ébahissements.

— Mais je le connais très-peu ce petit monsieur, reprit M. de Lilepont en se promenant avec agitation, et je n'ai aucun prétexte pour aller lui annoncer.

— Eh bien! je vais vous aider. Voyez-le ce soir aux Italiens; il y sera sûrement. Dites-lui de ma part, tout en causant musique, que jeudi soir on redira chez moi la *Prière de Moïse*, et que je l'autorise à venir l'entendre.

Ce disant, Eliane se leva avec un petit air cassant et décidé que le commandant connaissait trop, car il voulait dire : « Ne répliquez plus... et laissez-moi. »

Et comme le commandant n'avait jamais su désobéir à un coup d'œil de sa jolie cousine, il chercha son chapeau, rebaisa la petite main et se retira.

Le soir, au foyer des Italiens, deux hommes se croisèrent et s'abordèrent avec un empressement gros d'arrière-pensées. L'un était M. de Lilepont, furieux de la consigne qu'il avait reçue, mais cherchant à la remplir fidèlement; l'autre était Jules, désolé de ne pas appercevoir sa chère baronne et désireux d'en obtenir décemment des nouvelles.

— Ma foi, commandant, dit Jules avec son franc sourire, j'était très-surpris de ne pas vous voir dans la salle, qui est assez belle ce soir; quand la Frezzonelli chante, vous ne sauriez être loin.

— Le fait est que cette femme-là m'empoigne et me retourne l'âme.

— Une voix fatiguée, mais encore d'incomparables accents.

— A propos de voix et de chant, Mme de Morancy m'a affirmé que vous étiez un amateur distingué, un dilettante.

— Mme de Morancy et trop indulgente. Je sens profondément la musique, voilà tout.

Le commandant respira bruyamment: le moment était venu d'exécuter sa mission.

— Il paraît, monsieur, que vous vous êtes si fort extasié devant elle sur les beautés de la *Prière de Moïse*, que, la faisant entendre jeudi à ses amis, elle m'a chargé de vous transmettre son invitation à venir prendre votre part de ce plaisir.

— Comment! moi!... Mme la baronne a bien voulu?

— Oui, oui, jeudi soir. Mais voici qu'on commence le deuxième acte, permettez-moi, monsieur...

Il se saluèrent.

Le commandant gagna son fauteuil d'orchestre en s'essuyant le front.

Jules resta foudroyé de bonheur.

Une invitation! Elle le recevait au lendemain du jour où il lui avait clairement fait comprendre ses sentiments. C'était trop de joie, c'était trop d'espérance : il était à la porte de son septième ciel.

De la porte au sanctuaire, il y avait cependant encore des étapes à parcourir.

Ce fut d'abord le mardi, jour de réception de la baronne, auquel il se rendit vers quatre heures, heureux d'y trouver des visiteurs qui le dispensèrent de trahir son émotion dans la causerie, et lui permirent de s'enfuir au bout de dix minutes, car il avait le cœur trop plein pour supporter davantage les banalités de la conversation.

Vint ensuite le jeudi, jour de bonheur, quoiqu'il ne répondit point exactement au rêve idéalement échafaudé dans sa fièvreuse imagination.

La maîtresse de la maison était toute à tous, et pas une minute à lui seul.

La *Prière de Moïse* lui parut moins belle, parce qu'Eliane, entourée d'un magistrat et d'un diplomate, ne l'appela pas du regard près de son fauteuil.

Elle servit le thé, distribuant à ses hôtes, avec une scrupuleuse impartialité, une tasse et un sourire, sans que dans ces gracieuses offrandes il pût s'attribuer rien de particulier.

Mais, du moins, il s'était fait à sa place dans ce salon aimé, dont il étudiait les ornements et les tentures. Cette glace de Venise avait reflété mille fois les traits charmants de la jeune femme; ces meubles élégants avaient été brodés par ses mains de fée; ce piano avait palpité sous ses doigts. Ces jardinières fleuries... elle les avait soignées, arrosées, respirées... Il cueillit un brin de jasmin de Virginie qui grimpait à un petit treillage doré et l'emporta comme un trésor, comme le gage du droit d'entrée qu'il venait d'acquérir dans la chère maison de ses rêves.

Le château de Morancy est une confortable habitation moderne; sans architecture sérieuse, sans grandeur véritable, il est vrai, mais avec un cachet d'élégance et de bon goût qui séduit tout d'abord. Un parc, dont la disposition savante voile le peu d'étendue, un petit lac plein de coquetterie et des parterres en fleurs font de cette résidence un des séjours les plus riants des environs de Paris. On était au mois de juin; Mme de Morancy y était installée depuis cinq semaines avec une de ses tantes, Mme Langevé, pauvre vieille veuve ruinée d'un président de cour, et l'inévitable commandant de Lilepont.

Mme Langevé était effroyablement sourde et quelque peu paralysée, mais c'était un chaperon respectable qui permettait à la jeune femme de recevoir dans l'intimité de la campagne une société brillante que Paris lui envoyait journellement.

Ordinairement prudente et réservée dans le choix de ses invités, Eliane avait, cette année-là augmenté leur nombre dans une proportion considérable, comme si elle se fût donné la tâche de passer en revue toutes ses connaissances masculines, ce qui surprenait au plus haut point son cousin de Lilepont.

Celui-ci, qui se fût volontiers accommodé d'une demi-solitude au château, entre sa cousine et ses deux voisins sans conséquence, subissait, sans le comprendre, l'avalanche des visiteurs qui se succédaient à Morancy.

La liste s'épuisait cependant. Toutes les relations parisiennes avaient passé comme de brillantes apparitions, sans être toutefois engagées à revenir. Un jour, la voiture de la baronne ramena de la gare un visiteur dont la seule vue